

## Introduction : La machine à remonter le temps

Ruth Dupré

75<sup>e</sup> anniversaire de *L'Actualité économique*

Volume 76, numéro 1, mars 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/602311ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/602311ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dupré, R. (2000). Introduction : La machine à remonter le temps. *L'Actualité économique*, 76(1), 5–8. <https://doi.org/10.7202/602311ar>

## LA MACHINE À REMONTER LE TEMPS

Ruth DUPRÉ

*Institut d'économie appliquée*

*École des Hautes Études Commerciales de Montréal*

Voilà un numéro bien spécial que celui que vous venez d'ouvrir, vous les lecteurs de cette revue, économistes du monde académique et professionnel, les deux pieds solidement ancrés dans le présent et le regard résolument tourné vers le futur et le mirobolant 21<sup>e</sup> siècle et 3<sup>e</sup> millénaire.

Dans ce premier numéro des années 2000, nous vous replongeons tête première dans le passé, dans ce que nous étions comme communauté scientifique, comme société, comme économie. Ce n'est pas seulement le tournant du siècle et du millénaire qui nous a poussés à vous offrir ce voyage dans le temps. Nous célébrons aussi cette année le 75<sup>e</sup> anniversaire de *L'Actualité économique*, une revue qui pendant toutes ces années a été un instrument privilégié de l'avancement de la connaissance économique au Canada français.

Les huit articles du numéro gravitent tous autour de l'**histoire**, mais ils déclinent le thème sous des tons bien variés : histoire de la revue; article écrit par un personnage historique; histoire de la pensée économique au Canada français; épisodes d'histoire économique du Québec analysés par des économistes et, finalement, le degré d'ouverture des historiens à la science économique.

Le premier article par Ruth Dupré, Yves Gagnon et Paul Lanoie trace un bilan des 75 ans de *L'Actualité économique*. Ils ont dépouillé systématiquement les 2 025 articles publiés entre 1925 et 1998 pour dégager l'évolution du contenu de la revue et un portrait des auteurs qui y ont publié. Ils se penchent aussi sur l'évolution de son orientation d'une revue d'affaires destinée aux diplômés des HEC à une revue d'analyse économique, à travers les différents organismes qui en ont assumé la responsabilité. C'est – presque – comme feuilleter un album de photos de famille!

Le second article est un magnifique cadeau pour ce numéro spécial et pour, espérons-le, les générations d'économistes québécois qui nous suivront. C'est le dernier article de François-Albert Angers, un des premiers économistes québécois et un des piliers de *L'Actualité économique*. Il en fut l'âme dirigeante pendant un quart de siècle (des années trente aux années soixante). Il y a publié son premier article en 1935. Celui que nous vous offrons aujourd'hui est son 35<sup>e</sup> dans la revue, 65 ans plus tard, un exploit que bien peu d'entre nous répéterons. L'article a été

écrit dans des circonstances particulières. Le directeur des HEC, Jean-Marie Toulouse, demandait à Monsieur Angers en 1996 de prononcer la leçon destinée à souligner l'inauguration du nouvel immeuble des HEC. Le texte qu'il avait l'intention de proposer à la communauté des HEC, nous dit sa fille Denise Angers, devait être structuré en deux grandes parties : la première portant sur un constat de la situation économique actuelle, de ses réussites, mais aussi de ses ambiguïtés et incohérences; la seconde esquissant des pistes de solutions pour des problèmes que Monsieur Angers considérait comme graves sources de tensions et de déséquilibres. Seule la première partie a vu le jour parce que Monsieur Angers fut frappé par la maladie en juillet 1996, maladie l'empêchant de discuter de ses idées et de pouvoir les transmettre. C'est donc Pierre Harvey et Denise Angers qui ont finalisé le texte présenté ici. Nous leur en sommes très reconnaissants.

Les troisième et quatrième articles ont fait l'objet d'une séance spéciale ASDEQ-SCSE au Congrès de mai 1999 sur l'évolution de la profession d'économiste. Gilles Paquet et Pierre Fortin, les deux auteurs, sont des économistes réputés pour n'avoir ni l'un ni l'autre la langue dans leur poche et encore plus pour leur passion pour la profession d'économiste : ce qu'elle est devenue et ce qu'elle devrait être. Ils nous livrent des réflexions d'une très grande pertinence pour tous les économistes québécois et en particulier pour les jeunes qui trop souvent connaissent mal leurs racines. Deux autres morceaux de l'album de famille!

Avec les trois articles suivants, nous changeons de genre pour entrer dans le monde de l'histoire économique proprement dite. Tous les auteurs sont anglophones : ce qui n'est pas vraiment surprenant lorsque l'on sait que la presque totalité des économistes spécialisés en histoire au Canada sont anglophones. Il y a quelques années à un congrès de la SCSE, je disais en blague en présentant Michael Huberman et Mary MacKinnon qu'il semblait être plus facile pour un anglophone d'apprendre le français que pour un économiste d'apprendre l'histoire. Cela ne semble pas avoir changé.

L'article de Michael Baker et de Gillian Hamilton se penche sur les écarts salariaux des apprentis francophones et anglophones à Montréal dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Le système d'apprentissage était la forme prééminente de formation en Europe et en Amérique au moins jusqu'à la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle. On recourait à l'apprentissage pour former la plupart des métiers : du boucher, du cordonnier à l'avocat et au médecin. Dans sa thèse de doctorat complétée à Queen's il y a quelques années, Gillian Hamilton avait construit une riche banque de données constituée d'un échantillon de quelques milliers de contrats notariaux entre maîtres et apprentis enregistrés à Montréal entre 1798 et 1842. Depuis, elle a exploré de nombreuses questions à partir d'une modélisation économique et économétrique : la longueur du contrat, le problème du risque de voir partir avant la fin du contrat l'apprenti formé (*runaway*), le déclin de l'institution au 19<sup>e</sup> siècle. Pour ce numéro spécial, Baker et Hamilton se penchent sur une question typiquement québécoise, celle de l'écart entre apprentis francophones et anglophones. Leurs résultats montrent des écarts ethniques considérables dans la

composition et le niveau de rémunération en faveur des anglophones. Fait intéressant, la plupart des écarts sont associés au groupe ethnique du maître et non à celui de l'apprenti.

Marvin McNinnis nous offre un article de facture plus qualitative et exploratoire. Pendant une bonne partie de sa carrière de chercheur, McNinnis s'est intéressé à l'agriculture. Il est devenu un, sinon le, spécialiste le plus réputé de l'agriculture ontarienne. Puis, la démographie est devenue son domaine de prédilection. Voilà pourquoi on lui a demandé d'écrire le chapitre canadien du volume *Cambridge Population History of North America*. L'article que vous lirez ici est dans la foulée de ce chapitre. McNinnis lui a toutefois donné une saveur québécoise en comparant l'émigration des deux groupes linguistiques francophone et anglophone. L'émigration massive des Canadiens français est un fait notoire de l'histoire du Québec. Les contemporains et plusieurs historiens par la suite ont été traumatisés par l'ampleur du mouvement. On a parlé d'hémorragie – le célèbre curé Labelle du « cimetière de la race » –. Entre 500 et 700 000 Canadiens français ont émigré vers les États-Unis dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Quand on sait que la population du Québec se situait alors autour d'un million et demi, on saisit mieux le traumatisme. L'intérêt de l'article de McNinnis est de mettre ce mouvement en perspective en le comparant à l'émigration aussi forte des Canadiens anglais, un phénomène beaucoup moins connu. Ce faisant, il déborde sur les questions plus générales de l'émigration et de sa relation avec la performance industrielle et économique du Canada dans cette période cruciale de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle.

Mary MacKinnon, quant à elle, se consacre depuis quelque temps déjà avec Alan Green (de Queen's) à une vaste étude du marché du travail des grandes villes canadiennes à partir des données du Recensement de 1901. Toronto, Montréal, Winnipeg... ils auront bientôt couvert le Canada « d'un océan à l'autre ». Chacune des villes possédant des particularités, les questions diffèrent. Par exemple pour Toronto, ils ont exploré les différences entre immigrants britanniques et la population née au Canada. Pour Montréal, dans l'article présenté ici, MacKinnon se penche sur le taux de rendement du bilinguisme pour les anglophones et les francophones. Elle trouve une prime pour les deux groupes et cette prime semble quelque peu supérieure à celle des années 1960. Son étude fournit un prolongement et une perspective historique aux travaux de plusieurs économistes québécois (François Vaillancourt, Gilles Grenier, J.A. Boulet, Marc Lavoie, pour ne nommer que ceux-là).

Ces trois articles vous fournissent un échantillon de ce que peuvent réaliser des économistes avec du matériel historique. Espérons que cela vous aura donné la piqure parce que le champ des questions inexplorées avec des outils d'économiste est vaste et pour ce qui est du Québec, presque désert.

Finalement, le huitième article clôt le numéro spécial 75<sup>e</sup> anniversaire en se tournant vers les historiens pour explorer dans quelle mesure ils connaissent et utilisent les travaux des économistes – et plus particulièrement des cliomètres –

dans leurs recherches. Ruth Dupré et Michael Huberman ont fait une étude bibliométrique de deux revues canadiennes d'histoire, *La Revue d'histoire de l'Amérique française* et la *Canadian Historical Review*. Ils concluent qu'une proportion notable de près de 20 % d'historiens, francophones et anglophones, ont cité des économistes.

Voilà! Je vous souhaite à tous et toutes un très beau voyage dans le temps. Je remercie de tout coeur toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de ce numéro : auteurs, évaluateurs, traductrice, et bien sûr Mireille Vallée à l'édition.